N° 933. VENDREDI 5 FÉVRIER 1864. 8me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an.
» » 14 » » six mois.
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressée au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

4 février 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Berlin, 3 février.

On mande du quartier général prussien en date de ce matin :

Le prince Frédéric-Charles a fait ouvrir hier matin le feu contre Missunde avec 74 canons, et il a acquis la conviction que les Danois tiennent mieux qu'on ne croyait.

Il y a près de cent morts et blessés ; l'attitude des troupes est excellente.

L'avant garde et la onzième brigade ont été au feu. Missunde est en flammes.

Hambourg, 3 février.

L'Empereur Alexandre a répondu à une pétition d'Israëlites et de paysans d'Augustow, qui demandaient l'annexion de ce palatinat à l'empire russe, qu'il ne pouvait pas être question de cette annexion.

On commence, ici, à équiper l'armée Sleswig-holsteinoise. Cent officiers et 3,000 soldats allemands arrivent d'Amérique pour en faire partie. Ils sont offerts au duc d'Augustenbourg par le colonel Kapff, qui arrive de New-York.

Londres, 3 février.

La mission de M. Kirkpatrick, à Stockholm, a pour but de déterminer la Suède à n'agir que de concert avec l'Angleterre dans la question danoise.

Turin, 2 février.

Le résultat des élections partielles est généralement favorable au parti modéré.

Londres, 2 février, 5 h. soir.

Consolidés anglais. 90 1/8 à 1/4.

Il a été déposé 103,000 liv. st. à la Banque d'Angleterre, et il en a été retiré 25,000 pour Alexandrie.

Kiel, 2 février, 9 h. 1/2 du soir.

Un combat très-vif a eu lieu cette après-midi entre Corsel et Missunde ; il a duré trois heures ; toutes les armes, mais surtout l'artillerie y ont pris part. Les Danois ont été vigoureusement rejetés par les Prussiens dans la tête de pont.

Rendsbourg, 2 février, midi.

Le feld maréchal de Wrangel, le prince royal et le prince Albert sont partis avec leurs états-majors pour Kropp.

Rendsbourg. 2 février, 3 h. 1/2 de l'après-midi.

Des prisonniers viennent d'arriver ici.

Londres, 3 février.

Le *Daily-News*, parlant des difficultés que rencontre l'élaboration du discours royal d'ouverture du Parlement, dit :

Le discours pourra blâmer la conduite de l'Autriche et de la Prusse, sans faire entendre de paroles menaçantes, mais comment s'exprimera-t-il relativement aux autres Gouvernements qui, tout en constatant leur adhésion au traité de Londres, ne sont pas disposés à agir conformément à ce traité ? Ne pas mentionner du tout la France serait une manière plus facile d'éviter la difficulté. Le silence dans certaines circonstances, est significatif. — Le discours du Trône, ajoute la feuille anglaise exprimera probablement une chose, à savoir que, si les trois gouvernements, signataires du traité de 1852, avaient manifesté leur adhésion solennelle a ce traité avec la résolution de le maintenir, cette déclaration aurait arrêté la marche de l'armée allemande.

Le *Daily-News* pense qu'un congrès, auquel auraient pris part les trois puissances qui se sont divisé la Pologne, n'aurait pu amener une solution de la question polonaise, et il considère par suite le refus de soutenir le Danemark comme une injuste représaille du refus opposé par l'Angleterre aux propositions faites par la France en faveur de la Pologne.

Munich, 2 février,

La *Gazette de Bavière* annonce que le gouvernement bavarois a fait une démarche, le 21 janvier, auprès des gouvernements ayant les mêmes vues que lui pour provoquer une conférence de ministres ayant pour objet une entente sur la question de Sleswig-Holstein. Toutes les réponses ne sont pas encore arrivées. Le gouvernement se réserve donc de faire sur ce sujet une communication ultérieure.

Un télégramme de Sleswig annonce que les Prussiens ont attaqué Missunde, mardi dans la matinée. Le combat a duré six heures. Malgré plusieurs assauts successifs tous les forts sont restés au pouvoir des Danois.

Cette nouvelle est controuvée par une autre dépêche qui ne doit être accueillie que sous toute réserve ; elle annonce l'abandon par les Danois de la position fortifiée de Missunde.

D'un autre côté un télégramme daté de Kiel, assure qu'un combat très vif a eu lieu entre Cossel et Missunde ; il a duré trois heures. Les Danois, ajoute la dépêche, ont été vigoureusement rejetés par les Prussiens dans la tête du pont de Kiel.

Quoique favorable aux Prussiens, la dépêche de Kiel confirme explicitement celle de Sleswig qui assure que les Danois sont restés maîtres des forts.

S'il faut en croire une dépêche de Copenhague, on a mis l'embargo sur tous les navires allemands qui se trouvaient dans les ports danois.

Le *Moniteur prussien* publie la sommation motivée d'évacuer le Sleswig, adressée le 30 janvier par le feld-maréchal Wrangel au lieutenant-général de Meza avec la note austro-prussienne, présentée le 16 janvier à Copenhague qui était jointe à cette sommation. Le *Moniteur prussien* publie aussi la réponse du général de Meza qui est ainsi conçue :

« Le soussigné peut d'autant moins » reconnaître le droit des troupes austro- » prussiennes d'occuper un point quelcon- » que du territoire danois, comme consé- » quence des documents joints à la som- » mation, qu'il a reçu de son gouverne- » ment des instructions complètement op- » posées à cette prétention. Il est donc prêt » à répondre par les armes à tout acte de » violence. »

Le *Moniteur prussien* publie enfin la proclamation du feld-maréchal Wrangel aux habitants du Sleswig. Il est dit entre autres choses :

« Nous venons soutenir votre droit. Les » commissaires civils de l'Autriche et de » la Prusse prendront l'administration du » Duché. Prêtez leur obéissance. »

La proclamation engage en finissant les populations à s'abstenir des agitations de partis en déclarant que le général en chef ne pourrait les tolérer dans l'intérêt même du Sleswig.

On lit dans la *France :*

« La première division de l'escadre anglaise est arrivée hier à Spithead. Les deux autres divisions y sont attendues demain. L'escadre britannique va se trouver ainsi, dans trois jours, à la disposition des ministres de la Reine.

» D'un autre côté, de grands préparatifs militaires se font à Woolwich et à Portsmouth, en vue des affaires du Danemark. Le Cabinet, en agissant ainsi, veut être prêt à tout événement, mais on pense qu'il ne prendra aucune mesure active avant que le Parlement, qui se réunit le 4 février, se soit prononcé sur cette grave question.

» On s'attend à des discussions très vives au Parlement. »

L'*International* dit à ce sujet :

« Le bruit est généralement accrédité à Londres que la Reine insiste avec une grande énergie pour que l'Angleterre ne fasse pas la guerre à la Prusse ; d'un autre côté, il est certain que lord Palmerston a tenu un langage très belliqueux, il y a quelques jours seulement, à un diplomate allemand ; les bruits d'une crise ministérielle continuent donc.

» Il paraît que le dernier conseil des ministres n'a pu arriver à une résolution positive quant à la destination de la flotte de la Manche. »

On écrit de Varsovie que, le 25 janvier, a été mis en vigueur le régime militaire qui dirigera seul désormais l'administration de la Pologne ; le royaume est divisé en neuf cercles, placés sous les ordres directs d'un commandant militaire, auquel obéiront toutes les autorités civiles, qu'il peut du reste déplacer ou révoquer à son gré. Le *Dziennik* publie les instructions faites à ce sujet par le comte de Berg. L'armée résumera désormais en elle tous les pouvoirs : l'administration, la justice et la police.

—

Une dépêche de Berlin avait annoncé que les autorités russes avaient trouvé les traces du gouvernement national polonais. Cette nouvelle se réduit au fait suivant que rapporte la *Gazette de Breslau :*

« Un garçon, porteur de 14 exemplaires d'un avis du chef polonais de la ville, invitant les personnes auxquelles il était destiné à ne pas assister au bal du président, général Witkowski, a été arrêté. On a trouvé sur lui une feuille de papier portant 14 initiales, probablement celles des personnes auxquelles l'avis devait être remis. On lui a appliqué la bastonnade, ce qui a déterminé de sa part l'aveu des noms complets. »

Une dépêche de Venise a annoncé la mort de S. A. R. Mme la duchesse de Parme. C'est mardi 2 février vers quatre heures du soir que l'auguste princesse a succombé après une maladie de quelques jours.

La duchesse était née le 21 septembre 1819 et avait épousé le 10 novembre 1835, le prince Charles III de Bourbon qui fut assassiné à Parme le 27 mars 1854. Elle en avait eu quatre enfants dont deux fils. La duchesse était fille du duc de Berri et sœur, par conséquent, de Mgr le comte de Chambord.

On écrit de New-York :

«On a des nouvelles du Mexique du 6 janvier par la voie de San-Francisco. D'après ces nouvelles, Uraga, avec 6,000 hommes, se préparerait à résister dans les montagnes, du côté de Colima.

»Le général Bazaine cherche à s'ouvrir un chemin vers l'Océan pacifique. Les Français occupent tout le pays entre Mexico et la province de Potelin.

»Le général juariste Negrete a été complètement battu en cherchant à reprendre San-Luis de Potosi. Juarez est à Zacatecas, avec 3,000 hommes. »

On écrit de Canton, le 20 décembre, au *Moniteur :*

« Une imposante cérémonie a eu lieu le 8 de ce mois à Canton, à l'occasion de la pose de la première pierre de l'église catholique.

» Ainsi qu'il l'avait promis, le vice-roi s'y est rendu accompagné du gouverneur, du surintendant des finances, des deux généraux tartares, du trésorier, d'un colonel des troupes chinoises et de deux mandarins magistrats des districts de la ville. L'assistance se composait, en outre, du corps consulaire presque tout entier, des missionnaires américains, du grand juge de la cour de Hong-Kong, des pères des missions catholiques italienne et espagnole, de vingt-deux missionnaires français, venus des provinces voisines ; enfin, de tous les habitants notables de la colonie européenne.

» L'enceinte de l'église, qui n'aura pas moins de deux cents pieds de longueur sur 150 de largeur, était entourée d'une ligne de 300 soldats mantchoux revêtus d'habillements neufs et des plus pittoresques ; ces derniers étaient eux-mêmes environnés d'une foule nombreuse formée des

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 5 FÉVRIER 1864.

— N° 4. —

LE CŒUR HUMAIN*

CHAPITRE III.

(Suite).

Ici Lindorm se leva précipitamment au son de sa propre voix : il avait parlé à son insu, croyant n'avoir fait que penser. Il se tut, car il apercevait un homme à quelque distance, à travers les massifs. Son premier mouvement fut de courir à la rencontre de cet opportun, mais bientôt il recula de quelques pas, dans un embarras visible, à ces paroles de Brant :

« Coureur de nuit, pourquoi quittes-tu les côtés d'une noble femme pour venir te livrer à des calculs que ne doit pas faire un homme prudent ? De ma fenêtre, où j'étais à admirer la nuit magnifique, je t'ai vu te glisser dehors, et, supposant bien que cela n'était pas de bon augure, je t'ai suivi et j'ai entendu ton sinistre et abominable monologue.

— Eh bien, répliqua Lindorm d'un air sombre, puisque tu l'as entendu, je n'ai pas besoin de te rien expliquer et je ne te ferai pas non plus l'injure de douter de ta discrétion.

— Tu peux être parfaitement tranquille à cet égard ; mais permets à un ami, à un observateur assez calme d'adresser quelques mots à ton cœur, à ton esprit, que la passion trouble en ce moment. »

Ils s'assirent.

« Il y a dans ce monde, reprit Brant, peu d'âmes faites pour se comprendre, et elles se rencontrent rarement. Pour notre consolation, cela arrive pourtant par-ci par-là, et alors le cœur agité a trouvé son ombre... Pardonne-moi mon entière sincerité : le projet que tu roules dans ta tête est une folie, que la passion peut engendrer, mais non pas excuser. Il peut avoir une bonne fin, parce que ta femme, autant qu'il m'est permis d'en juger depuis le peu de temps que nous sommes ici, est du nombre des plus nobles et des plus richement douées ; mais il est possible aussi qu'il ait des conséquences incalculables, des plus funestes.

« Quoique frivole et connu par ses galanteries, Kornelli a pourtant un cœur qui pourrait un jour s'éprendre sérieusement. Admettant que ce soit le cas en cette circonstance ; sur qui, si ce n'est sur toi, retomberait la faute des témérités auxquelles l'entraînerait peut-être son tempérament si inflammable ? Et lui, qui est si chatouilleux sur ce que, dans le langage du monde, nous appelons communément l'honneur, à quelles extrémités ne pourrait-il pas être conduit par quelques paroles échangées entre vous dans la chaleur du premier moment ? Car c'est en vain que tu te proposes de conserver toujours un extérieur calme : la chose est impossible. Comment se flatter de se renfermer dans les bornes quand le sang bout et que la raison — comme actuellement chez toi — ne joue qu'un rôle subordonné ? Non Lindorm, non, tout cela est pure folie ! Contente-toi du grand bonheur que tu possèdes, et ne provoques pas toi-même les esprits vengeurs !

— Tu cherches vainement à me persuader, Brant, c'est peine perdue. Tes efforts ne font que corroborer ma résolution ; car, si tu n'attachais pas tant d'importance à la chose, tu ne te donnerais pas tant de peine pour m'en détourner. N'insiste donc plus, c'est inutile ; il me faut de la certitude sur le point qui m'inquiète, quoi qu'il en puisse résulter. Crois-moi, Brant, je te le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, la paix et la tranquillité ne rentreront jamais sans cela dans mon âme. Tu devrais donc, au contraire, me seconder dans mon plan, et je te conjure de ne pas conseiller à Kornelli de refuser, quand je lui proposerai demain de nous honorer quelque temps de sa présence. En tout cas, Brant, j'ai ta parole d'honneur que jamais tu n'ouvriras la bouche de notre entretien.

— Tu l'as, répondit Brant en poussant un soupir, et jamais je n'y ai manqué ; mais impossible de te guérir. Lindorm ! Tu souffres d'hypocondrie, et tu ferais bien mieux, bien plus sagement de partir avec nous et de chercher du secours auprès d'un médecin habile, que de faire de ces damnées épreuves provoquées par une sorte de fureur de découvertes ou par des efforts insensés pour te rendre malheureux, et d'autres aussi.

— Tu es mon hôte, dit Lindorm en lançant à Brant un regard sombre, tu peux exprimer librement ton opinion ; je ne suis pas d'humeur à m'en froisser, d'autant plus que ce n'est que par amitié pour moi, mais je vois bien que tu cherches à me détourner d'un objet qui absorbe exclusivement mes pensées. Dis-moi donc, si tu me donnes ta promesse touchant Kornelli ?

— Loin de là, répondit Brant irrité du peu de succès de ses efforts ; je ferai, au contraire, tout mon possible pour décider mon beau-frère à m'accompagner. Mais, par malheur, ce sera en vain, s'il entrevoit la moindre espérance de pouvoir rester ici.

— Tant mieux, interrompit Lindorm, mais rentrons. »

Ils traversèrent silencieux le parc solitaire ; ce ne fut que dans le corridor que Brant dit au baron, en lui serrant la main avec cordialité :

« Réfugie-toi dans la prière, Lindorm, ton âme a besoin de calme. Cherche du secours où doivent en chercher les mortels quand un fardeau réel ou imaginaire accable leurs épaules, et tu en trouveras. Si le soleil de la grâce éclaire le sombre chaos des pensées coupables qui s'agitent en ce moment dans ta tête et qui troublent ton âme, tes yeux se dessilleront, et les génies de la paix et du bonheur domestique reprendront leur place dans ta maison et dans ton cœur.

— Dieu veuille que ce soit possible ! dit Lindorm en poussant un léger soupir, puis il ferma la porte et regagna sans bruit sa chambre à coucher.

Mais de quel effroi ne fut-il pas saisi, lorsqu'il vit Georgina, sa femme adorée, étendue sans connaissance près de la porte ! A cet aspect, le plus profond repentir s'empara de son cœur. Il la porta sur le sopha et lui fit bientôt reprendre ses sens par les caresses et les mots les plus tendres. Elle regarda autour d'elle avec surprise et effroi, et lorsque ses yeux s'attachèrent sur son mari, elle éclata en violents sanglots.

« O Gustave, mon Gustave, dit-elle, pourquoi te laisses-tu enchaîner par les mauvaises puissances ? Tu n'a plus de tranquillité, puisque tu fuis la couche où repose la moitié de toi-même. Un léger sommeil me fermait les yeux ; je rêvais que nous étions au bord d'un précipice et que tu m'ordonnais de m'y précipiter. Anxieuse, j'embrassais tes genoux ; je te suppliais de m'épargner ; la vie était si belle que je ne voulais pas mourir. Mais tu me repoussais d'un air farouche en criant d'une voix terrible : « Eh bien donc, si tu ne veux pas être la victime, il faut que je me sacrifie moi-même ! » Et, pendant que, presque défaillante, j'essayais de te retenir de mes faibles bras, tu te dégageais et tu te précipitais dans l'abîme.

» Je m'éveillai dans la plus terrible angoisse et je t'appelai à haute voix ; tu ne répondis point. Je me retournai pour t'éveiller ; ta place était vide. Saisie de noirs pressentiments, je sautai du lit pour te chercher, mais je ne savais quelle direction prendre, et sous le poids de cette torture, je perdis connaissance. »

Par des milliers de douces paroles et en lui assurant que ce n'était qu'une insomnie fortuite qui l'avait décidé à faire une promenade par cette belle et fraîche nuit, en société de Brant, qui ne pouvait pas non plus dormir, Lindorm calma peu à

(*) Reproduction interdite.